
Visions d'Afrique du Nord dans les Lettres françaises de Belgique

Jacques Marx



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1953>

DOI : [10.4000/textyles.1953](https://doi.org/10.4000/textyles.1953)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 47-66

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Jacques Marx, « Visions d'Afrique du Nord dans les Lettres françaises de Belgique », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1953> ; DOI : [10.4000/textyles.1953](https://doi.org/10.4000/textyles.1953)

Jacques MARX - Université Libre de Bruxelles

Regards belges sur le Maghreb : le temps du mépris

Pour des raisons évidentes, il n'existe pas en Belgique, en apparence tout au moins, de tradition de contact culturel avec l'Afrique du Nord. Un des rares ouvrages belges consacrés au Maghreb, la bibliographie de Vandewoude ¹, ne répertorie que des documents diplomatiques et commerciaux souvent peu explicites, et n'était-ce l'existence d'un grand projet avorté de Léopold II, — permettre à l'Etat indépendant du Congo de prendre pied sur l'un ou l'autre point de la côte atlantique afin d'y installer un point de relâche pour les bateaux de la ligne Anvers-Matadi ² —, nous pourrions imaginer de bonne foi que notre pays est resté totalement indifférent à la réalité maghrébine ; du moins pour tout ce qui ne concernait pas les intérêts économiques et politiques plaçant ce pays au cœur des antagonismes nés, à la fin du XIX^e siècle, de l'extension des impérialismes européens ³. Pendant cette période, le Maroc n'est en effet rien d'autre qu'un objet d'initiative externe, coincé entre l'internationalisation et un dangereux aparté avec la France ou l'Espagne. C'est aussi l'époque où, pour parer aux forces centrifuges qui constituent depuis longtemps une donnée permanente de son histoire, — et faire traîner l'inéluctable processus d'intervention qui aboutira au Protectorat français —, le Sultan alaouite Moulay Hassan nomadise constamment sur ses terres (1873-1894)⁴. Compte tenu du fait que son délégué aux Affaires étrangères n'avait, à Tanger, aucun pouvoir de décision, l'ambassade, à Fez ou à Meknès, était donc indispensable ; et nous avons raconté ailleurs ⁵ dans

¹ Émile VANDEWOUDE et André VANRIE, *Guide des sources de l'histoire d'Afrique du Nord, d'Asie et d'Océanie conservées en Belgique*. Bruxelles, Archives générales du Royaume, 1972.

² Sur la politique du souverain, son origine et ses développements, voir Victor COLLIN, *Le Maroc et les intérêts belges*. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1900, pp.122-144 ; et A. DUCHESNE, *Léopold II et le Maroc (1885-1906)*. Bruxelles, Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences morales et politiques, NS, XXXII-2, 1965.

³ Cette situation a été décrite par Jean-Louis MIEGE, *Le Maroc et l'Europe (1830-1884)*. Paris, P.U.F, 1963, vol. IV, p.334 ; et Jacques BERQUE, *L'Intérieur du Maghreb (XV^e-XIX^e siècles)*. Paris, Gallimard, 1978, chap. IV, pp.471 et suivantes.

⁴ Un récit pittoresque de ces errances apparaît dans Walter B. HARRIS, *Le Maroc au temps des Sultans*. Paris, Balland, 1994 (traduction de *This was Morocco*, 1908). Voir Henri TERRASSE, *Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du Protectorat français*. Casablanca, Éd. Atlantides, 1950, vol. II, chap. 5 («Le Maroc du XIX^e siècle (1822-1894) : vers la crise marocaine»), pp.314 et suivantes.

⁵ «Regards fin de siècle sur le Maghreb sombre», dans *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*. Bruxelles, Textyles-Éd., 1993, pp.189-201.

quelles conditions s'effectua auprès du Sultan, — de décembre 1887 à janvier 1888, et à l'initiative de Léopold II précisément —, la mission Whettnall, Ministre résident de Belgique à Tanger. Cette ambassade n'aboutit à aucun résultat sur le plan pratique, mais elle mérite d'être rappelée, parce qu'elle incluait au nombre de ses participants deux personnalités de tout premier plan dans le monde des Arts et des Lettres : le célèbre Edmond Picard, figure centrale de la renaissance des lettres belges dans les années 1880, et le peintre Théo Van Rysselberghe. La relation de voyage à laquelle tous deux collaborèrent, *El Moghreb Al Aksa. Une mission belge au Maroc* (1889), livre d'esthète, à petit tirage, orné d'un frontispice par Odilon Redon, et illustré d'interprétations par Van Rysselberghe ⁶, mérite à tous les points de vue d'être considéré comme le *texte fondateur* de notre relation au Maghreb. En effet, l'essentiel des mécanismes idéologiques et stylistiques sous-tendant l'ouvrage de Picard se retrouve dans les textes que nous avons retenus, pour la plupart des relations de voyages.

D'emblée, précisons qu'hélas ! chez tous les écrivains envisagés ici, — mais avec des nuances importantes, il est vrai —, la vision du Maghreb culmine dans une sorte d'apothéose du regard dénigrant, qui instaure dans l'histoire des relations entre la Belgique et le Maghreb moderne ce *temps du mépris* qu'Abdeljilil Lajomri a cru pouvoir détecter comme constante de l'idéologie occidentale à l'égard du Maghreb, entre les deux guerres ⁷. L'évaluation de ce mépris, son insertion dans un système de représentations dont les velléités activistes, « colonialistes », sont le plus souvent implicites, et surtout les travestissements esthétiques qui l'accompagnent, constitueront les principaux axes de notre propos. Car ce dont il est question ici, c'est de tout un passif de psychologie différentielle, d'*ethno-psycho-pathologie*, dont le texte de Picard était déjà une illustration parfaite. Le contexte est celui du choc passionnel : des peuples, en fait, s'affrontent, avec un accent dont on n'a peut-être pas assez vu qu'il était *personnel*. Il s'agit bel et bien d'une compétition, qui ne se déroule pas dans n'importe quel contexte, mais dans ce lieu à la fois très proche et très ambigu qu'est l'Orient, fabuleux théâtre, d'ailleurs très esthétisé, dont le répertoire culturel nourrit, comme l'a montré Edward Saïd ⁸, une confrontation permanente avec les valeurs identitaires occidentales.

Il ne paraît en effet pas possible d'ignorer les présupposés idéologiques qui inspirent par exemple les récits de voyages de Léon Souguenet (1870-1938), un des co-fondateurs, avec Louis Dumont-Wilden, du *Pourquoi Pas ?* Ses descrip-

⁶ Désormais EMEA. Il s'agit du rassemblement d'une série d'articles parus d'abord en septembre 1888 dans *La Société nouvelle*, pp.245-267, et ensuite chez F. Larcier, en 1889. Il existe une édition courante, sans illustrations, publiée à Bruxelles, chez Lacomblez, en 1893 (429 p.). Reproductions dans le catalogue *Theo van Rysselberghe néo-impressionniste*. Ed. par R. Hoozee et Helke Lauwaert. Gand-Anvers, Pandora, 1993, p.194, n°130.

⁷ *L'Image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant*. Alger, S.N.E.D., 1973, pp.83 et suivantes.

⁸ *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Trad. C. Malamond. Préface de T. Todorov. Paris, Seuil, 1980.

tions du M'Zab, — poste-clef du commerce transsaharien —, ne font pas oublier qu'il déambula fort peu innocemment, comme agent de renseignements des services français pendant la première guerre mondiale, dans une région suspecte d'intelligence avec les puissances ennemies de la Belgique. *Le Dernier Chameau (Missions au Sahara (1915-1918))*⁹, de même que *Julia Dona. Missions dans l'Aurès (1915 -1916)*¹⁰ sont en effet la relation d'équipées dont les objectifs étaient au départ militaires. Ce n'est sans doute le cas ni de *La Flûte de roseau*, fiction romanesque très datée dont l'exotisme de pacotille fatigue le lecteur¹¹, ni de *La Route de Timmimoun*¹², — qui n'ose guère s'avouer, elle, comme relation authentique¹³ — ; mais, comme on le verra, ces deux textes ne le cèdent en rien aux précédents quant à la démarche. Ils appartiennent incontestablement à cette littérature « ethnographique » stéréotypée, dont la fonction principale semble être de figer l'Autre dans sa spécificité à la fois séduisante et irréversible¹⁴.

C'est également le M'Zab qui a fasciné José Gers (1898-1961), de son vrai nom Joseph Segers. Homme d'action et de grand large, Gers obtint le Prix Verhaeren en 1929 pour son livre *0.99 Jeanne*, relation d'un périple en mer à bord d'un chalutier ostendais. Passionné de vastes horizons, ce marin navigua entre autres sur le *Mercator*, avant de devenir, en 1946, le rédacteur en chef de la *Revue coloniale belge*¹⁵. Mais il fut surtout un Saharien. En 1937, il passa plusieurs mois à Ghardaïa, dans une tribu berbère du Sud algérien. À ses talents d'écrivain, il joignait ceux de dessinateur et de peintre ; et il recueillit sur place poèmes et légendes, repris dans les relations qu'il a consacrées aux peuples du désert : *Terre mozabite. Rhapsodie saharienne*¹⁶, et *Au M'Zab, désert dans le désert*¹⁷.

⁹ Bruxelles, L'Éventail, s.d. (désormais DCH). L'ouvrage comporte en frontispice une lettre du général Nivelles évoquant cette mission, décidée avec l'accord du Gouverneur général de l'Algérie Charles Lutaud.

¹⁰ Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1928 (désormais JD). La rumeur faisait état de troubles causés par la propagande allemande ; on chantait des chansons où figurait *El Haj Guilloum* (le pèlerin Guillaume).

¹¹ Paris, Kempen (imprimé à Bruxelles, chez Weissenbruch, s.d. Désormais FR).

¹² Bruxelles, O. Lamberty, s.d (désormais RT).

¹³ Une lettre-préface annonce le manuscrit d'un certain Albert Juvant, journaliste-poète revenu au bercaïl, auprès de paisibles parents habitant une petite ville « franco-flamande ».

¹⁴ On trouvera un inventaire des stéréotypes ethno-psycho-sociologiques entrant en jeu dans la relation France-Maghreb, pour la période qui nous intéresse, dans Jacques BERQUE, *Le Maghreb entre deux guerres*. Paris, Seuil, 1962.

¹⁵ Sur l'auteur, voir J.-M. JADOT, « José Gers », dans *La Revue nationale*, février 1962, n°339, pp.33-36 ; et le collectif *Hommage à José Gers*. Bruxelles, Association des écrivains et artistes africanistes, 20 février 1963.

¹⁶ Les Éditions de Belgique, Max Mention, 1933 (désormais TM).

¹⁷ Bruxelles, L'Édition universelle, 1936 (désormais MZ). Dans le chapitre final, il répertorie différents récits de la tradition orale et identifie un de ses représentants très connus, Jâhel, comme une sorte d'*Uilenspiegel oriental* (p.183).

Gers a ornementé de bois gravés le récit de voyages de Théo Beauduin (1893-1932), *Le Dernier Amour d'Antinée (Voyage en Libye)*¹⁸. Écrivain dialectal et romancier, il nous intéresse ici au titre de reporter, puisqu'il fut correspondant de guerre en Afrique du Nord en 1925, alors qu'Abd El Krim déclenchait contre la France une guérilla meurtrière¹⁹. Beauduin a également laissé des témoignages éloquentes sur la situation très dégradée des travailleurs immigrés d'Afrique du Nord qu'il avait eu l'occasion d'observer à Liège, dans le quartier de la Batte²⁰.

Comme ce fut le cas de Gers, les deux écrivains dont nous avons ensuite retenu la contribution sont tous les deux très sollicités par les arts plastiques. Fils d'un professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, Pol Stiévenart (1877-1960)²¹ devint le critique d'art attiré de la revue *Le Thyrsé* ; et, indubitablement, cette vocation plastique imprègne ses récits de voyages, — en particulier *Afrique du Nord. Sahara. Niger*²², où il pratique un art de dessinateur et d'aquarelliste. Auguste Vierset (1864-1960), enfin, se rattache également à cette tendance, dans un recueil poétique dédié à Jose Maria de Heredia, *Vers les lointains* (1897), qui chante les Touareg et les paysages embrasés du désert, ainsi que dans le récit *Du Rif au grand Atlas*²³. Comme aquarelliste, il participa à plusieurs expositions dans diverses villes belges.

Quelles sont les grandes orientations qui déterminent, chez ces différents auteurs, la perception de l'espace physique et ethnographique du Maghreb ?

Images, mirages

Une première direction concerne incontestablement leur ancrage littéraire. Presque tous sont nantis d'un bagage culturel spécifique, qui leur offre des images préparatoires, mais prédestinées à trouver dans la réalité vécue un démenti qu'ils veulent fécond. On s'en aperçoit déjà en lisant *El Moghreb Al Aksa*, où Picard ne manque pas de faire allusion à la tradition du récit d'ambassade, une sorte de sous-genre du récit de voyage, dont les attestations sont fréquentes : le *Voyage au Maroc* (1875) du Dr Bleicher, consacré à la visite à Meknès de Ch. Tissot, ministre de France à Tanger ; *Le Maroc moderne* (1885) de Jules Erckmann ; *Un empire qui croule* (1886) de Ludovic de Campou ; *Les Chemins des*

¹⁸ Liège, Éditions du Journal de Liège, 1926 (non paginé).

¹⁹ Sur cette rébellion, voir Jean GANIAGE, *Histoire contemporaine du Maghreb de 1830 à nos jours*. Paris, Fayard, 1994, pp.439-441.

²⁰ Il en parle avec le plus parfait mépris, évoquant le «caravansérail» de la Batte, sorte de «tanière» où vivent les «hommes-bestiaux» qui, effectivement, logeaient dans d'anciennes écuries (*Pages choisies inédites*. Préface d'Émile Witmeur. Liège, Imprimerie centrale, s.d., pp.85-87). Sur l'auteur, voir aussi Carlo BRONNE, *Le Voyageur aux grands yeux. Théo Beauduin (1893-1932)*. Bruxelles, Labor ; Paris, Maison du Livre français, 1933.

²¹ Voir la notice de Léopold ROSY, «Pol Stiévenart», dans *Le Thyrsé*, n°1, 1^{er} janvier 1932, pp.15-16.

²² Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1955 (désormais ASN).

²³ Bruxelles, Les Editions de Belgique, 1939 (désormais RGA).

ambassades (1886) d'Henri Duveyrier ; et le texte fameux de Gabriel Charmes, *Une ambassade au Maroc* (1887), que Picard a manifestement glissé dans ses malles, mais dont il dénonce assez abruptement, — selon son habitude —, l'exotisme de convention. Pour lui, Charmes n'est qu'un «chroniqueur galant [...] écrivant avec une plume angélique trempée dans la confiture Féraud» (EMEA, pp.307-308). Il s'agit évidemment d'une charge dirigée contre la tradition de la littérature exotique, marquée par le motif de l'ailleurs rêvé.

Une déception semblable marque le premier contact de Souguenet avec les oasis sahariennes. En ce qui le concerne, il suivait surtout à la trace l'auteur de *Un été dans le Sahara*, Fromentin. Certes, il félicite l'artiste d'avoir consacré à Boghari, village marbré de couleurs, une description d'une «merveilleuse précision» (DCH, p.12)²⁴, mais il ne manque pas de relever également la distorsion entre la peinture idéalisée et la réalité sordide. La route nationale n°1, à Boghari, est décevante ; les villages coloniaux manquent d'allure ; les paysages défilant par la fenêtre de l'automobile n'ont pas l'inaccessibilité des lointains lentement approchés à dos de chameau. À El Kantara, de même, porche de l'Orient, «[...] parvis de l'immortel été», il estime que Fromentin a exagérément magnifié le sujet : pour sa part, il n'a vu... que des mendiants et des estropiés ! (RT, p.117).

Si, pour José Gers, la référence au célèbre peintre-romancier fait surtout resurgir des souvenirs bibliques («Est-ce Rebecca, est-ce Eliézer ?», se demande-t-il en observant certains types humains, TM, p.50 et MZ, p.59) ; si Léa, Rachel et Jacob ressuscitent sous les palmiers pour Auguste Vieret (RGA, p.135) ; Stiévenart, par contre, se dit très déçu par les monts des Ouled Nails, sur lesquels s'extasiait Fromentin : hélas ! le lieu sert de décor au plus grand centre d'exportation de «[...] la danse du ventre, aux expositions universelles» (ASN, p.96).

Ces restrictions ne semblent pas innocentes : la dénonciation des mirages de l'exotisme sert de support à un message idéologique «pied noir» sous-jacent : pour les Français, la patrie «[...] refléurit ici [...] palingénésie mystérieuse» (RT, p.287). On retrouve dans ces observations l'écho lointain des thèses activistes avancées par les coryphées de la littérature coloniale : Robert Randau, pour qui l'exotisme de pacotille, tel qu'on le pratiquait encore à la fin du XIX^e siècle, — c'est-à-dire en s'en servant comme prétexte d'art —, devait nécessairement s'évanouir dans les effluves vivifiants d'une renaissance appelée à revigorer la métropole à partir des colonies²⁵ ; ou encore les fondateurs de *La Grande France* (1900), les frères Leblond, qui demandaient eux aussi «de l'horizon pour la litté-

²⁴ Il pousse même le scrupule jusqu'à recopier un passage entier de *Un été dans le Sahara*. Paris, Plon, 1910 (23e éd.), pp.29-30.

²⁵ «La littérature coloniale. Hier et aujourd'hui», dans *Revue des deux mondes*, (Paris), 15 juillet 1929, pp.416-434. Il s'agissait alors, bien entendu, de réagir contre le déclin de la France consécutif à la défaite de 1870. Les *Sociétés de Géographie*, par exemple, ne manquaient pas de populariser l'image des colonies qui permettraient au pays, «dont les forces vives étaient comprimées dans les étroites limites du traité de Francfort», de retrouver son dynamisme expansionniste (Henri BRUNSCHWIG, *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français (1871-1914)*. Paris, Colin, 1960, p.24).

rature française»²⁶. Il y faudra cependant du temps : la France n'est là que depuis peu, et il y a beaucoup à faire... Heureusement, les colons ne manquent pas de courage ; José Gers leur donne une stature de héros : l'un est si fort qu'il soulève un camion sans cric (*TM*, p.140) ; un autre se guérit d'une morsure de scorpion en enflammant de la poudre à canon sur la plaie (*TM*, p.142) ! Les blédards traitent les indigènes avec une «bonté sans faiblesse» (*MZ*, p.139). De grandes figures, — les garants —, surgissent des sables : le cardinal Lavigerie, un *conquistador* (*RT*, p.179) ; Lyautey, homme d'action et poète, qui civilisa sans détruire (*TM*, p.107), «aimé des indigènes» (*RGA*, p.11) ; le père de Foucauld, explorateur, apôtre et moine ; ainsi que quelques martyrs victimes des rebellions fomentées au M'zab ou dans l'Aurès par la propagande allemande... Dans tout ce schéma, c'est à peine si des doutes affleurent, à propos notamment d'une «intimité arabo-européenne» (*ASN*, p.69) problématique.

De l'écriture orientalisante comme transposition d'art

C'est, nous semble-t-il, à la lumière de cette confrontation entre l'image et la réalité, que se profile une deuxième orientation, très nettement perceptible dans l'obsession des motifs picturaux. C'est d'ailleurs le lieu de rappeler que les peintres belges ont été particulièrement sensibles aux prestiges de l'orientalisme, qui devait leur apporter, à eux, interprètes délicats des atmosphères nordiques, la révélation de la lumière. Jean-François Portaels avait ouvert la voie, que suivirent les Asselberghs, Edouard De Jans, Ferdinand Willaert, van Strydonck, Emile Wauters et tant d'autres, plus nombreux qu'on imagine²⁷. Au registre des visiteurs belges de l'Afrique du Nord, on n'oubliera pas de citer Félicien Rops, dont on ignore souvent qu'il pérégrina dans ce pays en 1889, nanti lui aussi d'un précieux *vade mecum*, le livre de Picard²⁸ : dans ce cas, c'est le peintre qui fonde sa vision sur un texte littéraire. Henri Evenepoel voyagea également en Algérie en 1897-1898²⁹, d'où il rapporta en particulier deux chefs-d'oeuvre, *Le Marché d'oranges à Blidah* et *la Danse nègre*, ainsi qu'une série de 400 photographies, qui furent révélées au grand public à l'occasion d'une importante exposition, à Bruxelles, en 1994³⁰.

²⁶ Sur leur contribution à cette idéologie militante, voir Martine ASTIER LOUFTI, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale dans la littérature romanesque française (1871-1914)*. La Haye-Paris, Mouton, 1971, pp.69-75.

²⁷ Cfr *L'orientalisme et l'africanisme dans l'Art belge (19^e et 20^e siècles)*. Catalogue de l'Exposition organisée par la C.G.E.R., Bruxelles, 1984.

²⁸ Maurice KUNEL, *La Vie de Félicien Rops, d'après sa correspondance et des documents inédits*. Bruxelles, Miette, 1937, p.87.

²⁹ Sur ce voyage, voir Hubert COENEN, *Le Voyage du peintre Henri Evenepoel en Algérie (1897-1898)*. Louvain, chez l'auteur, 1982 ; et Henri EVENEPOEL, *Lettres «algériennes» à Louise Van Mattenburgh*. Introduction et notes d'H. Coenen. Louvain, chez l'auteur, 1983.

³⁰ Voir H. COENEN, «Evenepoel et la peinture orientaliste belge du XIX^e et du début du XX^e siècle», dans *Henri Evenepoel 1872-1899*. (Catalogue d'exposition, Bruxelles, Crédit communal, 1994), pp.125-151.

Van Rysselberghe, enfin, élève de Portaels, l'introducteur de l'orientalisme en Belgique, partit au Maroc en 1882, avec Charlet, Regoyos et Constantin Meunier. C'est au retour de cette expédition, en 1883, que Verhaeren le rencontra, au Palais des Beaux-Arts, où il exposait les travaux faits pendant le voyage. Les deux hommes fraternisèrent immédiatement. Là se situe l'origine d'une amitié qui dura 34 années, de 1882 à 1916, et dont il subsiste une intense correspondance³¹, empreinte de chaude et gouailleuse camaraderie. En novembre, le peintre a entrepris un deuxième voyage au Maroc, où il résidera pendant presque toute l'année 1884. Ses lettres sont d'un pittoresque fou. C'est ainsi que, sans doute pour dérider son ami resté à Bruxelles, Van Rysselberghe lui narre avec moult détails l'opération de décrassage d'une «fathma», très jolie, qu'ils ont prise à leur service, et qu'il a fallu récupérer à grande eau. Comme c'est sporadiquement le cas dans cette séduisante correspondance, un amusant croquis vient égayer la lettre. Pourtant, ce ne sont pas les scènes intimes qui comptent surtout dans ces lettres au ton particulièrement vif, mais l'exposé des fiévreux préparatifs pour les *Vingt*, dont l'ouverture était prévue au début de l'année suivante. Verhaeren s'inquiétait en effet d'une «boucherie» que lui avait promise le voyageur-peintre ; ce qui entraîne une réaction impétueuse :

*Et toi, mon cher brave Émile, il faut que tu me fasses grâce pour le moment, de la boucherie. Je te la ferai, c'est clair ; je te la ferai sanguinolente, suintante, grasse, crasseuse, chaude, rouge !*³²

De fait, ses dernières oeuvres marocaines, — et notamment la *Boucherie au Maroc* du Musée de Gand³³ —, n'étaient pas prêtes pour le vernissage inaugural des *XX* en février 1884. Mais l'important n'est pas là. Ce qui compte, c'est, pour l'essentiel, le fait que la question d'art se trouve au centre de toutes leurs préoccupations. Théo travaille à la fameuse *Fantasia* conservée aujourd'hui au Musée de Bruxelles : «J'ai une soif dévorante de faire quelque chose. Je me sens un courage du diable — aussi je tanne ferme sur ma toile de la fantasia»³⁴, et Verhaeren ne cesse donc d'encourager son ami, et de lui représenter la haute valeur de leur mission, du culte qu'ils doivent vouer à l'Art. De fait, c'est Verhaeren qui a rendu possible l'épanouissement des facultés de son ami, et qui a peut-être orienté son attention vers la recherche de la lumière³⁵, cette lumière forte et vibrante, si typique de

³¹ André MABILLE DE PONCHEVILLE, «Verhaeren et Van Rysselberghe, d'après leur correspondance inédite», dans *Mercur de France*, oct. 1962, n°1190, pp.248-269 ; R. DEGHEPLOT, *La Belgique artistique et littéraire*. Bruxelles, Van Oest, 1910, p.44.

³² Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles, FS XVI 148/ 1305 (s.d.).

³³ Reproduction dans le catalogue d'exposition *Theo Van Rysselberghe néo-impressionniste*, op.cit., n°6, p.55.

³⁴ Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles, FS XVI 148/ 1308 (15.5.1884).

³⁵ R. VAN DEN KERKHOVE-ROBBRECHT, «Theodoor Van Rysselberghe en zijn eerste reis naar Spanje en Marokko (oktober 1882-maart 1883)», dans *Miscellanea Jozef Duverger. Bijdragen tot de kunstgeschiedenis der Nederlanden*. Gent, 1968, 1, pp.396-401.

l'Afrique du Nord, et qui décourage presque ses interprètes, comme le peintre semble vouloir le dire, dans une lettre, de 1888 cette fois : « Comment dire la fluidité, la limpidité, la saveur pure de l'air ? Comment dire ces colorations, toutes de nuances, et si pures, si cristallines ? »³⁶

Ces congruences plastiques et littéraires sont d'une extrême importance : le regard, dans ce cas-ci, n'est nullement anodin. Ce qui est en jeu, c'est un mode d'impérialisme, un fétichisme de la visibilité qui conditionne les jeux du voir et du pouvoir. Or, en ce qui concerne le champ culturel belge, dans un pays obsédé par les références plastiques, la relation à la peinture est un moyen de résolution de certaines carences identitaires³⁷. Si, pour les Français, Fromentin apparaît comme une référence incontournable dans la pratique de l'écriture orientalisante³⁸, pour les Belges, la *transposition d'art* joue un rôle fondateur, aux origines mêmes de la renaissance *Jeune Belgique*, à l'époque où Verhaeren composait *Les Flamandes* (1883). Largement pratiquée au XIX^e siècle par Aloysius Bertrand dans son *Gaspard de la nuit* (1842), sous-titré explicitement *Fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot*, par Baudelaire dans le poème « Les phares », par Huysmans dans *Le Drageoir aux épices* (1874), le genre sera notamment illustré en Belgique par Eugène Demolder, qui avait démarqué Breughel et les vieux Flamands dans ses *Impressions d'art* de 1889. Appliquée aux réalités d'Afrique du Nord dans *El Moghreb Al Aksa*, la méthode donne un résultat littéralement fantasmatique, en créant une sorte d'esthétique de la monstruosité, qui rappelle singulièrement *le beau à rebours* huysmansien et qui s'adapte curieusement aux disparates du Maghreb. C'est un fait que la confusion, le redondant sont des marques permanentes de la société maghrébine, et qu'ils ont d'ailleurs souvent servi de prétexte pour stigmatiser son passé précolonial. Le tissu de la vie, au Maghreb, est haillonneux, et l'esthète ne manque en général pas d'être heurté par la cacophonie : le mélange des races, à Tanger, — qui fascinait Louis Bertrand dans *Le Sang des races* (1921) —, le *sabir* ; le côté interlope de la foule à Tanger, qu'a si bien rendu Gabriel Audisio dans *Jeunesse de la Méditerranée* ; tout un fouillis, que l'idéologie coloniale voudra ordonner. Dans *El Moghreb Al Aksa*, le pittoresque interlope a « la boue pour parure et les pestilences pour parfums » (EMEA, p.103) ; le délabrement marocain, la « syphilis architecturale » des cités, sa magnifi-

³⁶ Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles, FS xvi 148 / 1315.

³⁷ Voir les travaux de Marc QUAGHEBEUR, « Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone », dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1980, n° 1-4 (*La Belgique malgré tout*), pp.501-525 ; « La première des littératures francophones non françaises », dans *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, (Cluj-Napoca), xxxvi, n° 1-2, 1991, pp.6-35 ; et l'anthologie *Un pays d'irréguliers*. Bruxelles, Labor, 1990.

³⁸ Il a lui-même écrit que son œuvre peinte entendait avoir la « signification d'un livre », qui serait une sorte de *physiologie* du monde arabe (James THOMPSON, Barbara WRIGHT, *La Vie et l'œuvre d'Eugène Fromentin*. Paris, ACR éditions, 1987, p.93) et s'est attiré un compliment significatif de Théophile Gautier : « Au lieu de noircir sa plume d'encre, M. Fromentin trempe son pinceau dans les godets d'une boîte d'aquarelle et lave des phrases que la typographie peut reproduire avec une idéale pureté de ton » (*L'Orient*. Paris, Charpentier, 1877, II, pp.333-372).

notre un domestique arabe, qui
fait la grosse besogne, nous conduit
et reconduit le soir quand nous
allons voir des amis à Taugyr, qui
la nuit veille à la maison, nous
procure nos modèles - et, ne ris pas,
m'apprend l'arabe ! Un très brave
gargon et une tête....
à le voir on en aurait
une peur bleue - mais
au fond très doux - et dévoué.



Il nous servira de modèle, évidemment.
Voilà en quelques traits notre instal-
lation - tu vois d'ici que dans de
telles conditions la vie ici nous
sera extrêmement agréable; le
"chez soi" que l'on a si rarement,
pour ne pas dire jamais, en voyage,
nous l'avons maintenant plus que
nous n'aurions pu l'espérer.

Fernand Scribe, de Gand, est arrivé
à Taugyr peu de jours après nous;
il est casé à l'Hotel villa de France,
à deux minutes de chez nous, au n°

Jusqu'ici il a fait très-beau,
mais le ciel se bruisse et le baro-
mètre baisse - il a même pleuvié
aujourd'hui toute la journée. Cela
pourrait détrempier les routes et nous
être très défavorable pour la marche
(les chameaux, dans la boue, se
fendent, comme on dit; c'est
à dire qu'au lieu d'enfoncer
dans la boue, leurs pattes glissent
dans le fers extérieurs, et pour les
faire remonter c'est
toute une affaire.)



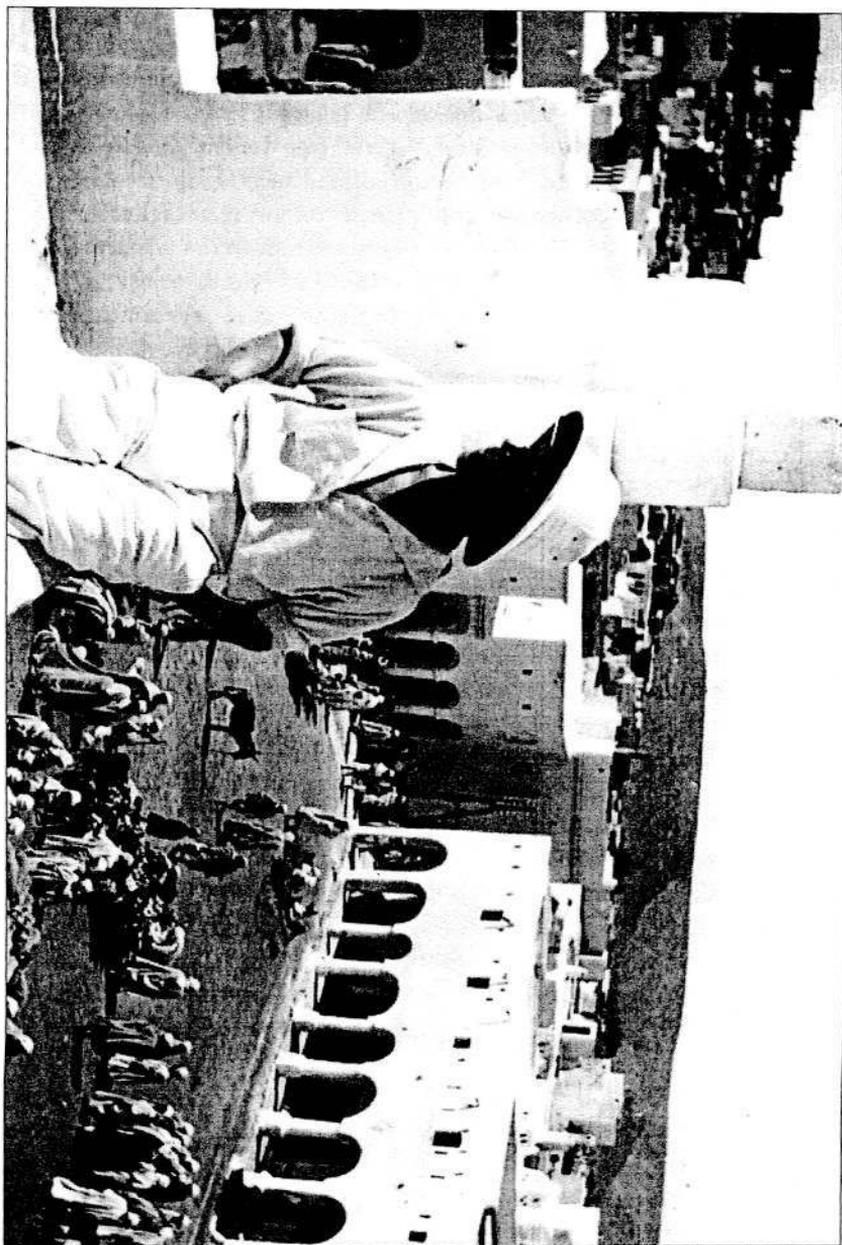
Ouvri, cela s'annonce bien!
Nous sommes pleins de courage et
d'entrain - et notre santé est
magnifique -

Tu me dis que souvent tu me l'écrites
 te cause une haine de plaisir et
 ce compte. Et je comprendrais t'en surprendre
 tous les jours - mais pour cela il y a bien
 jamais assez de nouvelles en amour
 la vie ici s'écoule tout naturellement,
 nous sommes si habitués à notre horizon
 mince, l'écrit et moi, qu'il nous
 semble que nous sommes dans habités
 que l'un ou l'autre. Et y a cependant un
 écartement - notable - dans nos
 pensées. Il y a aussi une femme !
 qui nous aime, une jeune personne,
 sa petite Calina tout à fait jeune
 belle, elle que nous aimons tous
 lui à son tour. Quand elle a pu
 que nous sommes installés à Rey et Mad
 elle est venue à nos tentes, nous l'avons
 aimé, sans aucune formalité que
 celle de la faire passer par un haie,
 et de la mener à nous.
 Sa tenture est blanche, et sa robe,
 mais elle n'est que les premiers moments

aussi que que elle vient, se peut-elle
 appréhender, au des habits. Elle paraît
 à sa fois quelle est une jeune et gracieuse
 et, entre nous, nous en sommes
 nous nous sommes étonnés, et nous
 pour nous à la venue à l'ord,
 grande eau ! après cette opération,
 qui doit être comique
 l'écrit, nous nous sommes
 l'écrit de quelques
 pièces de ce que nous
 nous lui avons
 dans certain tout
 plaisir, tout nous
 nous l'avons beaucoup
 installés dans une petite chambre entre
 les tentes, et la petite qui ne s'en
 pas mieux que de rester dans sa tente
 surtout de moi que nous passons une
 à l'écrit. Elle nous est l'écrit de
 elle, entre que elle est l'écrit de
 elle s'écrit de l'écrit de
 copie la maison de ses effets, et
 au cas qu'elle de l'écrit de l'écrit.



Lettre de Théo Van Rysselberghe à Émile Verhaeren
 (03.12.1883)
 AML. FS. XVI 148/1305



José Gers à Ghardaïa (Algérie)

cence, qui consiste dans «[...] ce beau à rebours qui est le faisandage du beau, dont a besoin l'âme humaine ondoyante en ses sensations, quand elle a la fatigue du correct et de l'idéal» (EMEA, p.104).

Ne nous y trompons pas, cependant. Dans la vision de Fez, la «merveille horrible», ou dans le «guenilleux délabrement» de la Karia d'Oulad Habassi (EMEA, pp.172-173), ce qui est en jeu, c'est plus qu'une simple exacerbation de l'esprit fin de siècle. La tératologie grimaçante mise au point par Picard dissimule également une espèce de rêve sous-jacent. Ce qui émerge d'abord, dans les oxymorons de ce texte coruscant, c'est une vision profondément déliquescence, focalisée peut-être de parti-pris sur un espace présenté comme inintelligible ; celui-là même qu'un de ses premiers ethnologues-exégètes, Émile-Félix Gautier, décrivait plus tard, — dans un livre significativement intitulé *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs* (Paris, Payot, 1937) —, comme une terre sans existence politique, sans histoire, où le Berbère, «impuissant à exister collectivement», éternel conquis, mène son existence régressive de «traînard» ; une terre qui n'a pas de nom. Là aussi, les images préparatoires sont essentielles : Picard trimballe encore dans ses bagages d'autres classiques du genre, en particulier *Au Maroc* (1890) de Pierre Loti, compte-rendu du très débilitant séjour que fit dans ce pays le chantre attiré de la fin des choses, de l'Herzégovine pourrissante, dans *Fleurs d'ennui* (1882) ; de la décrépitude égyptienne dans *La Mort de Philae* (1909) ; de la décomposition turque, dans *La Turquie agonisante* (1913). Or, dans tous ces textes se lit, — mais en creux —, une méditation pleine d'arrière-pensées impatientes d'arriver à maturation : car, pour l'Europe épuisée par les affres du pessimisme, cette sénescence ne pouvait être qu'une promesse ; promesse de terres désappropriées, de terres vides, et donc à *prendre*.

Quoi qu'il en soit, le texte de Picard a créé une tradition, que ses successeurs développeront à l'envi : chez Souguenet, la description de la Kasbah insiste lourdement sur les odeurs d'huile, d'urine et de friture, et sublime «l'énigmatique et déconcertante pouillierie» (FR, p.126) ; «l'admirable pouillierie» sur laquelle, à Oujda par exemple, bourdonnent les mouches (RT, p.199). C'est surtout le quartier juif, le *mellah*, qui fascine les observateurs : si, dans *El Moghreb Al Aksa*, la Kasbah de Meknès était dépeinte comme une «Cour des Miracles exhalant vers l'éther une symphonie de pestilences» (EMEA, p.273), le comble de l'insoutenable était atteint dans la description du quartier juif, avec ses femmes «à petites têtes pâles de lymphes, plaquées de cheveux d'encre, à physionomie placide de génisses douces» (EMEA, p.236) ou ses vieillards chassieux «à massif busc nasal» (EMEA, p.239) dégageant une odeur de fauve... Une certaine dimension antisémite ne paraît pas absente chez José Gers, qui parle aussi, dans ce quartier, de la «crasse [...] élevée à la hauteur d'une institution sociale» (TM, p.86 et MZ, p.102). Auguste Vierset est plus explicite encore ; par peur des épidémies, il ne se risque dans cette géhenne qu'avec la plus extrême répugnance, «[...] malgré le pittoresque de types à figure chafouine, aux cheveux tirebouchonnant, vêtus de noir, coiffés d'un calot crasseux, de juives souriantes, couvertes de bijoux et de voyants tissus» (RGA, p.197).

Berbère... belle barbare

Associées à une vision plus que négative de l'indigène, les images de malpropreté trahissent cependant une étrange fascination, qui invite à se poser la même question qu'à propos des peintres orientalistes : ne s'agirait-il pas surtout de fixer des visions refoulées, présentées comme lointaines et barbares, mais sublimées par les prestiges d'un art fortement teinté de baroque ? Ce refoulement est notamment sensible dans l'évocation fantasmatisée de la femme, le seul être indigène à mériter réellement l'attention des voyageurs. Dans *La Flûte de roseau*, par exemple, Souguenet met en scène un aventurier très riche, Philippe Nérac, «sportsman» et savant, parti en Afrique du Nord dans l'intention d'étudier le langage zenata. Le roman s'ouvre sur un incipit racoleur, Nérac priant son serviteur d'aller chercher pour lui une danseuse au village voisin. En attendant le retour de son domestique, Nérac donne libre cours à son imagination, qui lui suggère le fantasme d'une fille «[...] peinte, cuirassée de bijoux barbares, mais sans doute pas très propre» (FR, p.17). Son étonnement sera grand à la vue du gibier ramené ; une petite fille de onze ans cachant ses traits derrière son coude levé, en un geste qui rappelle irrésistiblement le fantasme académisant du tableau de Gleyre, *La Pudeur égyptienne*³⁹. Ce qui se donne à lire dans ces images déviées, c'est une suspicion de lubricité, qui englobe toutes les représentantes du beau sexe, terrestres comme célestes. À la première catégorie appartiennent les fameuses Ouled Naïls, — les «alouettes naïves» de la Légion étrangère —, qui ont littéralement hanté toute une littérature⁴⁰. Elles ne manquèrent pas de travailler l'imagination de Félicien Rops, qui les nommait «les dames de haute marque de ce pays béni»⁴¹. Hélas ! que de dangers dissimulés derrière les sourires de ces soeurs des Thaïs et Bilitis antiques comme de la Sulamite du Cantique : la vérole et le chancre mou (ASN, p.56) ne sont jamais loin ! A la seconde catégorie se rattachent, bien entendu, les divines houris, promises au fidèle par le prophète (DCH, p.89). De toutes ces créatures dégradées, une seule conserve sa positivité, la Kahina, la reine des Aurès, qui réalisa l'unité des Berbères au temps du royaume zenata (FR, p.88)⁴².

³⁹ Reproduction du tableau dans Michel THÉVOZ, *L'Académisme et ses fantasmes. Le réalisme imaginaire de Charles Gleyre*. Paris, Éd. de Minuit, 1980, pl. 14, p.94.

⁴⁰ Isabelle EBERHARDT, *Notes de route (Maroc, Algérie, Tunisie)*. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1908, p.285 ; A. MASQUERAY, *Souvenirs et visions d'Afrique*. Alger, A. Jourdan, 1914 (2^e éd.), p.76 ; MAUPASSANT, *Au soleil*. Paris, Havar, 1888 (11^e éd.), pp.71-72 (la première édition parut en revue, en 1881) ; Étienne DINET, *Clair de lune à Laghouat* (1897) et le récit qu'il publia comme co-auteur du (fictif ?) Sliman Ben Ibrahim, *Khadra, danseuse Ouled Nail*. Paris, Piazza, 1926 (voir Philippe JULLIAN, *Les Orientalistes*. Fribourg, Office du Livre, 1977, p.119 ; et Michèle SALINAS, *Voyages et voyageurs en Algérie (1830-1930). Aux sources d'un imaginaire collectif français*. Toulouse, Privat, 1989, pp.226-228).

⁴¹ Maurice KUNEL, «Lettres inédites de Félicien Rops à Théodore Hannon», dans *La Revue nationale*, juin 1962, n°343, pp.179-187 ; ici p.186. À noter que Rops fait explicitement référence au livre de Picard (cf M. KUNEL, *La Vie de Félicien Rops*, op.cit, p.87).

⁴² Sur ce personnage féminin légendaire, voir Jean DÉJEUX, *Femmes d'Algérie*. Paris, La Boîte à documents, 1987, pp.75-118.

Un mythe usurpateur : Rome

Sur un point, essentiel, l'interprétation de l'Afrique du Nord par les écrivains belges rejoint celle des écrivains français. Il s'agit en fait, dans les trois pays du Maghreb, de la présence romaine, présence non seulement visible mais même spectaculaire, en raison de l'existence de nombreux sites archéologiques. Car, dans ce pays, tout parle au visiteur occidental de son propre passé : la stèle et le fronton, la colonne et le chapiteau. C'est là, en effet, que Flaubert vint rêver sur les ruines de Carthage, et que son commentateur et héritier spirituel, Louis Bertrand ⁴³, s'exaltait sur le «pays du marbre» autant que du soleil ⁴⁴. Car tout ce qu'il voyait lui chuchotait les secrets de la race : les chapiteaux de Cherchell (Césarée), aux merveilleuses acanthes ; la belle ordonnance de Timgad. Flaubert, Bertrand, — avant eux, Chateaubriand dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* —, forment une longue lignée d'archéologues littéraires, pour qui la présence latine en Afrique du Nord a toujours constitué une pièce maîtresse sur l'échiquier des relations entre Orient et Occident. Souguenet leur doit sans doute beaucoup, lui qui s'émouvait au camp retranché de Timgad :

Ce qui importait, c'était d'être parmi ce peuple de colonnes fantômes perdues dans la plaine, de toucher ces colonnes, de s'asseoir sur un fût, sur un soubassement, dans une rue de Timgad, au seuil d'une maison, et de regarder passer les Romains, les légionnaires, la Rome de Trajan et les indigènes qui, venus de l'Aurès, sur leurs mulets et leurs ânes, apportèrent au marché de Timgad, leurs céréales, leurs fruits, leurs bestiaux (JD, p.194).

Deux directions organisent cet espace de représentation.

La première est un lieu commun ancré depuis très longtemps dans les profondeurs du subconscient historiographique des universitaires français. Il s'agit du grand thème de l'âme berbère, inaccessible aux apports extérieurs, indomptée et sauvage. Réfugié dans ses montagnes, le nomade indiscipliné est perçu comme rebelle à toute assimilation ; ce qu'exprime avec une netteté féroce un des historiens de la romanisation : «[...] le Kabyle est de la race du chacal qui paraît se résigner à la servitude, mais ne s'apprivoise jamais»⁴⁵.

Inassimilables ! La validité de la proposition s'appuie le plus souvent sur des éléments très concrets. Ainsi, dans *La Route de Timmimoun*, Souguenet constate que l'Arabe résistera éternellement à toute tentative d'amalgame. Un détail le prouve : il ne portera jamais de chaussures ; il ne peut être vraiment lui-même que... pieds nus ! (RT, p.44). Le cliché du nomade insoumis sera d'ailleurs à l'origine d'une

⁴³ Lui-même admirateur des *Villes d'or. Algérie et Tunisie romaines*. Paris, A. Fayard, s.d. (1921), pp.169 et 201, a en effet consacré à l'auteur de *Salammbo*, une étude : *Flaubert à Paris, ou le mort vivant* (1927).

⁴⁴ *Le cycle africain. Le jardin de la mort* (1909). Paris, Ollendorf, nelle éd., s.d. (1921), p.194.

⁴⁵ Charvériat, *Romanisation de l'Afrique*, Paris, Beauchesne, 1913, p. 214.

brillante descendance littéraire, qui s'étend avec complaisance sur l'image de Jugurtha, «l'éternel Jugurtha» de Jean Amrouche, symbole de l'indépendance de l'Algérie. C'est en ce sens que, commentant l'oeuvre de Beauvuin, Carlo Bronne qualifie Abd el Krim de «moderne Jugurtha»⁴⁶. Tous les interprètes occidentaux de la réalité africaine se sont manifestement plu à opposer l'Afrique romaine, sédentaire et agricole, retranchée derrière une frontière sévèrement gardée, à une Afrique «barbare», hostile ou, au mieux, indifférente. Dans une étude historique d'importance, Marguerite Rachet, par exemple, établit une nette dichotomie entre le semi-nomadisme des tribus berbères et l'implantation agricole romaine. L'introduction géographique de l'ouvrage crée déjà le décor de cette antinomie, lorsque l'auteur distingue les plaines fertiles, «trop rares», et les montagnes «obsédantes» : elles ne peuvent avoir été obsédantes que sous la menace...⁴⁷

En réalité, on ne perdra pas de vue le fait que les premières études sur l'Afrique romaine ont été effectuées dans un milieu militaire. Les progrès enregistrés dans la connaissance de la problématique romaine ont été, en somme, parallèles à ceux de la pénétration et de l'implantation françaises en Afrique du Nord. Militaires et historiens font ici bon ménage. René Cagnat, par exemple, historien de l'Afrique romaine citadine dans son livre *Carthage, Timgad, Tébessa et les villes antiques de l'Afrique du Nord* (1909), sillonnait la région du Kef et de Thabarka à la suite des militaires. Jules Espérandieu, futur animateur de la *Revue épigraphique*, était un militaire. Adrien Berbrugger visita le «Tombeau de la Chrétienne» près d'Alger en compagnie du général Clauzel. Et si l'on doutait encore de l'intérêt manifesté par la France pour les ruines romaines, il suffira de rappeler qu'en 1839 le duc d'Orléans voulut faire transporter à Paris l'arc de Caracalla, qui décore Djemila, au titre d'hommage de l'armée d'Afrique à la France. La mort l'en empêcha, et son successeur se désintéressa du projet...

Tout l'effort de ces historiens militaires et topographes, qui ont préparé l'occupation du Maghreb en même temps qu'ils le faisaient connaître, a donc débouché sur une vision singulièrement orientée. C'est parce qu'ils étaient militaires, préparés par leur expérience à la «ligne bleue des Vosges», qu'ils ont, par exemple, conçu entre l'espace occupé par les Romains et celui des «Barbares», une frontière nette, un *limes* fortifié. Mais cette thèse est aujourd'hui contestée, et l'on se demande s'il ne faut pas plutôt concevoir deux Afrique, inextricablement liées, vivant une symbiose permanente, où coexistaient toutes sortes de modes de vie, du sédentarisme des Maures et des Numides au nomadisme des Sahariens, en passant par le semi-nomadisme des Gétales, des Garamantes, etc.⁴⁸

Or, cette dimension militaire est loin d'être absente de la littérature écrite par les Belges au sujet de l'Afrique du Nord. Souguenet, — on l'a vu —, était chargé d'une mission d'espionnage. Comme Louis Bertrand, — chantre d'une idéo-

⁴⁶ *Le Voyageur aux grands yeux*, op.cit, p.33.

⁴⁷ *Rome et les Berbères. Un problème militaire d'Auguste à Diodétien*. Bruxelles, Latomus, 1970 (coll. Latomus, vol.110), p.17.

logie latine mise au service d'un projet politique « pied noir » (dans *Le Sang des races*, 1899) —, il était né en Lorraine dans un milieu petit-bourgeois traumatisé par les événements de 1870 ⁴⁹ —, l'auteur de *Julia Dona* fut secoué par la problématique franco-allemande de son temps : il a d'ailleurs collaboré, avec Louis Dumont-Wilden, à la rédaction d'un texte de propagande en faveur du rattachement à la France de l'Alsace-Lorraine ⁵⁰. Partout, donc, en Afrique du Nord, il croit retrouver Rome. Quand il transite au Maghreb, il lui semble qu'il revit le temps où les légions affluaient vers les frontières barbares (FR, p.7). Comme Louis Bertrand, il conçoit une antithèse massive opposant un ordre romain rationnel au flou du monde barbare, supposé incohérent. Dans les ruines de Timgad, cette impression devient pour lui saisissante : «[...] voici Rome, îlot de pierre, d'ordre, d'eurythmie, au cœur d'un pays barbare» (FR, p.299). D'un côté, donc, la latinité régulatrice, impérialiste, volontariste ; de l'autre, la fluidité africaine, la pénétrabilité des espaces livrés à l'ambition des centurions. Ici le champ structuré défini d'une idéologie conquérante ; là, les flots mous du berbérisme...

L'héroïne de *La Flûte de roseau* s'appelle Zineb Bent er Roumi, son père se disant « romain » (FR, p.26). Souguenet est en effet convaincu que la flamme impériale s'est conservée dans les tribus terrées dans les monts sauvages (FR, pp.44-45), et insiste sur l'héritage latin, qu'il lui semble apercevoir dans de multiples détails, vestimentaires, par exemple :

Zineb ne parle pas latin ni ne salue à la romaine ; elle est Romaine, elle a le souple, long et chaste vêtement révélateur de celles que le marbre immortalisa en leur sereine beauté [...] (FR, p.158) ;

ou architecturaux :

Peut-être, à travers les âges, des palais de marbre de Rome aux maisons de toub de Téniet, en passant par les tentes de la Kahena, une âme a-t-elle duré, passé comme une flamme (FR, p.165).

On retrouve évidemment, dans ces considérations pseudo-historiques, l'écho de certaines théories, — très contestables —, qui font des Berbères, les héritiers directs de la romanisation. En réalité, il faut bien convenir qu'à part quelques

⁴⁸ Voir les deux premiers chapitres du livre de Paul-Albert FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain*. Aix-en-Provence, Edisud, 1989, pp.25-92 ; et Marcel BÉNABOU, *La Résistance africaine à la romanisation*. Paris, Maspero, 1974.

⁴⁹ Sur son œuvre et son action politique, voir Maurice RICORD, *Louis Bertrand l'Africain*. Paris, Fayard, 1945 ; Alain CALMES, *Le Roman colonial en Algérie avant 1914*. Paris, L'Harmattan, 1984, pp.87-125 ; et, pour une vision « maghrébine » de l'auteur, Rabah BELAMRI, *L'œuvre de Louis Bertrand, miroir de l'idéologie colonialiste*. Alger, s.d (chap VI, « L'idée latine dans l'œuvre de Louis Bertrand. Un mythe transmué en doctrine politique », pp.234-266).

⁵⁰ *La Victoire des vaincus. Deux journalistes belges en Alsace-Lorraine*. 1911.

mots dans le vocabulaire⁵¹, et une certaine influence architecturale difficile à apprécier, de l'occupation romaine au Maghreb, il n'est quasiment rien resté, de telle sorte que certains commentateurs ont pu parler de l'aventure romaine dans ce pays comme d'une «étape paradoxale de l'histoire algérienne»⁵². Mais les fantasmes de Souguenet s'inscrivent dans un système complet d'interdépendance entre les connaissances historiques, la représentation littéraire et l'organisation idéologique. Par exemple, il imagine que certains de ses personnages retrouvent dans leurs champs des inscriptions à demi effacées, contenant des mots latins : *legio... vexilla* (FR, p.298). De fait, l'action du deuxième roman de Louis Bertrand, *La Cina* (1901), se déroule dans le décor de Tipasa, où le célèbre historien de l'Afrique du Nord, Stéphane Gsell, — ami de Bertrand —, dirigeait des fouilles. Le parc de la villa servant de cadre à l'histoire est encombré d'amphores, de vaisselle romaine et d'autres souvenirs archéologiques. Tout cela fait sans doute atmosphère, mais prépare surtout le lecteur à accueillir l'étrange réflexion d'un paysan algérien retrouvant des tessons dans son jardin : «Comme ils étaient ici fortement implantés, les ancêtres de notre race !»⁵³. On débouche ainsi sur un véritable mythe usurpateur : la latinité. Il ne s'agit rien moins que d'occulter l'identité arabo-berbère du colonisé en la remplaçant par une identité latine. Poursuivant sur sa lancée, Souguenet s'émeut d'observer, à Constantine par exemple, non seulement des débris d'aqueduc, mais aussi tel indigène curieusement blond qui garde «le rêve celtique», et ne se doute probablement pas d'être un *civis romanus* (JD, p.260).

La Belgique n'a pas, au Maghreb, de mémoire coloniale. On peut cependant assurer que la référence à la latinité, à l'Orient classique, — celui qui nous parle de *nos* origines —, en tient lieu. Théo Beauduin feint même de s'étonner. A vrai dire, il n'en revient pas : se peut-il que la Tripolitaine ait donné à la civilisation occidentale deux gloires retentissantes, un empereur, Septime Sévère, et un philosophe, Apulée ? Surtout, il accueille sans trop de discernement l'hypothèse, — qui conduisit la France coloniale à élaborer une politique kabyle visant à contrebalancer les efforts de reconstitution de l'unité arabe⁵⁴ —, d'un particularisme berbère fortement teinté de christianisme : ne retrouve-t-on pas, par exemple, un lointain souvenir de ce dernier dans la croix ornant la selle des Touareg ?

Stiévenart est, lui aussi, obsédé par des souvenirs antiques précis : sur la route de Constantine à la frontière tunisienne, il observe de jeunes garçons «vêtus de la *toga praetessa* et coiffés d'un pétase» (ASN, p.83).

⁵¹ Gilbert-Charles PICARD, *La Civilisation de l'Afrique romaine*. Paris, Plon, 1959, p.179, fait dériver le mot *bordj* du latin *burgus*.

⁵² Hubert NYSSSEN, *L'Algérie*. Paris, Arthaud, 1972, p.20.

⁵³ Cité par Rabah BELAMRI, *op.cit.*, p.239.

⁵⁴ Sur cette politique, voir Charles-Robert AGERON, *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*. Paris, P.U.F, 1973, chap.X, «Le mythe kabyle et la politique kabyle (1871-1891)», pp.267-285 ; et Mahfoud KADDACHE, «L'utilisation du fait berbère comme facteur politique dans l'Algérie coloniale», dans *Actes du premier congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influences arabo-berbères*. Alger, SNED, 1973.

Dans un registre moins poétique, et idéologiquement plus agressif, Auguste Vierset déplore la dégradation des ruines du palais créé à Meknès par Moulay Ismaïl. Du fameux «Versailles marocain» voulu par le Sultan ne subsistent que des entassements de pierres sans intérêt. Au Maroc, «[...] les seuls vestiges qui décèlent une ligne élégante, un souci de style proviennent des marbres enlevés à Volubilis» (RGA, p.157).

En filigrane de toutes ces débauches imaginatives se profile enfin une deuxième grande orientation de la représentation idéologico-littéraire du Maghreb : l'idée d'une continuité rapprochant la colonisation française de la colonisation romaine. C'était le grand rêve des colonisateurs érudits qui justifiaient, à la manière de J. Toutain —, leur projet orientalisant : «Mieux nous connaissons l'œuvre accomplie par les Romains dans leurs provinces africaines, mieux nous pourrons diriger nos efforts, et plus vite en assurer le succès»⁵⁵. Sur ce point, nul désaccord entre les écrivains belges et leurs modèles français. Souguenet l'affirme explicitement dans le dernier chapitre de *Julia Dona* (qui est en fait le nom d'une statue romaine trouvée à Constantine, l'antique Cirta) : «La France, disciple et héritière de Rome, ne peut se laisser écraser par le souvenir romain. Elle le doit à l'aïeule dont elle a repris la tâche séculièrement interrompue» (JD, p.265).

C'est donc sur un *appel d'air* que se conclut le mouvement conduisant nos écrivains-voyageurs, certains d'entre eux militaires ou aventuriers, au Maghreb. José Gers, parti dans le Sud sous le signe du centurion, — il fait explicitement allusion à Maxence, le héros de Psichari, dans *Le Voyage du Centurion*, précisément (MZ, p 14) —, le pressent : au désert, ce «grand vide silencieux» dont on attend des révélations, quelque chose se prépare. Le désir de combler cette béance insoutenable de «l'Orient désert», — ou supposé tel —, d'aménager l'espace vacant, d'inséminer la civilisation dans la barbarie n'a pas moins tourmenté les Lettres belges que les françaises. Pour les écrivains belges aussi, la «nouvelle frontière» se devinait au-delà des dunes de sable. Le Maghreb figure, dans ce projet, surtout comme un lieu de restauration ; non un lieu précis en réalité, mais un *topos*, un ensemble de références culturelles. On débouche ainsi sur un nouveau paradoxe, qui confronte un *non lieu* vécu avec une série de travestissements esthétisants rêvés. Dans cette confrontation se lit un grand «désir d'Orient» frustré que les hasards de l'histoire ne nous permirent jamais de vraiment combler.

⁵⁵ *Les Cîtes romaines de la Tunisie. Essai sur l'histoire de la colonisation romaine.* Paris, Fontemoing, 1896, vol. II, p.11.